

Yann Dujeancourt

La mésaventure psychanalytique *

L'argumentaire proposé par la commission scientifique des Journées nationales de notre école, à laquelle participe notre invitée Dominique Fingermann, met en avant trois acceptions du terme d'aventure.

La première fait référence au destin, que la diseuse de bonne aventure vous déchiffre au creux de la main. Vouloir connaître l'avenir n'est pas nouveau, comme la recherche d'indices, de signes, autant de présages, du vol des oiseaux à la science des mouvements d'astres, pour tenter de dégager une logique causale. Au mieux : le bon vouloir des dieux.

L'aventure se comprend ensuite comme relevant de la contingence, soit l'un des quatre modes de la logique modale aux côtés du possible, de l'impossible et du nécessaire et que Lacan traduit par la formule *ce qui cesse de ne pas s'écrire*. C'est principalement cette version de l'aventure que l'on retient pour parler du parcours analytique : domaine des surprises apparaissant quant au fantasme, aux affects, aux identifications. Ça n'était pas écrit d'avance. La psychanalyse peut donc se prévaloir d'honorer la contingence. Mais elle n'est pas seule à le faire, car la contingence du monde empirique est pour le religieux preuve de l'existence de Dieu.

Enfin, la question du transfert, à entendre dans cette aventure qui se veut liaison passagère et impliquera nécessairement un terme, une fin d'analyse, qu'elle aboutisse à la passe ou non.

À suivre le dictionnaire culturel d'Alain Rey, la signification mise de côté par l'argumentaire est la suivante : aventure, « entreprise hasardeuse, périlleuse », qui comporte donc un risque, soit tout ce qui peut confiner le vécu à une mésaventure.

*  Contribution présentée le 13 septembre 2025 à Chalon-sur-Saône lors de la table ronde préparatoire aux Journées nationales « L'aventure psychanalytique et sa logique », rencontre organisée par le Pôle 12, Bourgogne Franche-Comté Lorraine.

Aussi, la question qui est la mienne et que je voudrais mettre au débat aujourd'hui est celle-ci : quels seraient les dangers de la psychanalyse, quels périls supposés ferait-elle donc courir au sujet analysant, au point de la faire disparaître des lieux de soins et d'enseignement ? Comment peut-elle susciter, chez certains qui l'ont entraperçue, une haine si farouche ?

Pour répondre à cette question, je souhaiterais évoquer deux textes dessinant les contours d'une psychanalyse caricaturale, inefficace, voire délétère, et imbue d'elle-même. Le plus récent est le livre de Nicolas Demorand *Intérieur nuit*, où le journaliste relate son parcours ou plutôt son errance de soins, qu'il entame – « choix malheureux ¹ », nous dit-il – avec des psychanalystes. La lecture de son récit a le mérite de faire entendre un vécu de patient résistant aux traitements les plus lourds, allant jusqu'aux injections de kétamine.

Seuls l'approche institutionnelle hospitalière, les traitements médicamenteux et surtout la reconnaissance de sa grande souffrance comme « maladie mentale » lui permettent un certain apaisement, occasionnel, fugace et partiel. Pour lui, pas de rencontre avec la psychanalyse. Le récit de ses expériences ratées dans les cabinets d'analystes va même jusqu'à la comparaison peu flatteuse avec l'hôtel du film *Shining*.

Autre texte, celui-ci plus ancien, paru en 2005, *Le Livre noir de la psychanalyse*, faisant autorité dans la guerre haineuse menée contre la psychanalyse. Parmi les auteurs, des comportementalistes bien évidemment, américains en particulier, mais également des « déconvertis », déçus et pourfendeurs déclarés de la psychanalyse. Je prends l'exemple de Jacques Van Rillaer, professeur émérite de psychologie à l'Université catholique de Louvain en Belgique, et j'invite à lire son billet de blog sur Mediapart ² où il retrace un parcours allant du désir d'absolutisme religieux à la réfutabilité scientifique des sciences cognitives, en passant par ce qu'il appelle « dix années de dissonance cognitive » au cours desquelles il dut tant sacrifier sur l'autel de l'opportunisme universitaire de sa carrière et vendre au diable du freudisme ce qu'il aurait certainement appelé *son âme*. Bref, tout ça pour vous esquisser la trajectoire d'un jeune homme de 18 ans prêt à prononcer son vœu d'obéissance (c'est le terme consacré) au maître de l'ordre et qui se retrouve à 81 ans à faire encore son beurre en publiant tous les deux ans un nouvel ouvrage sur le charlatanisme des psychanalystes.

1. [↑](#) N. Demorand, *Intérieur nuit*, Paris, Les Arènes, 2025, p. 45.

2. [↑](#) J. Van Rillaer, « De Freud et Lacan aux TCC », billet de blog, Le club Mediapart, 28 avril 2018.

Dans son ouvrage *Lacan, l'inconscient réinventé*, Colette Soler évoque les sujets « qui, venus à bout de la relation au savoir qu'est le transfert, s'allègent de leur propre "horreur de savoir", en la convertissant en haine, aussi bien haine de l'analyse que de ses suppôts, Freud, Lacan – et, bien sûr, celui ou celle qui les a accompagnés dans le parcours ³ ». Mais cette conversion survient en fin d'analyse, par ceux qui s'y sont aventurés assez loin. Nul doute que les deux exemples cités ne relèvent pas de ce transfert liquidé, abouti ; ils témoignent davantage d'une méprise du début, car le discours analytique n'a rien du médical, du scientifique, ni du religieux. Confusion et déception peuvent être grandes. Celles face à la non-réponse également.

Tout au long de son enseignement, Lacan nous a montré en quoi la logique psychanalytique se distingue du religieux et du scientifique, ce que je vous propose d'illustrer par trois références. Je pense notamment à l'introduction de son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux* où il nous dit que « la psychanalyse, qu'elle soit digne ou non de s'inscrire à l'un de ces deux registres, peut même nous éclairer sur ce que nous devons entendre par une science, voire par une religion ⁴ ». Il y souligne « le maintien presque religieux des termes avancés par Freud pour structurer l'expérience analytique ⁵ » et questionne « ce qui en elle [la communauté psychanalytique] peut bien faire ici écho à une pratique religieuse ⁶ ». Par ailleurs, il y interroge la scientificité de la psychanalyse et en dégage la question du désir de l'analyste comme trait distinctif. C'est par la question de l'objet et de son maniement que les choses s'éclairent et s'opposent.

Je retiens ce passage de la leçon du 9 décembre 1975 du séminaire *Le Sinthome*, quand Lacan aborde la logique topologique du nœud : « Cette méthode, puisqu'il s'agit de méthode, se présente comme sans espoir – sans espoir de rompre d'aucune façon le nœud constituant du symbolique, de l'imaginaire et du réel. À cet égard, disons-le de façon lucide, elle se refuse à ce qui constitue une vertu, et même une vertu théologale. C'est en cela que notre appréhension analytique de ce qu'il en est du nœud est le négatif de la religion. On ne croit plus à l'objet comme tel. [...] L'analyse trouve sa diffusion en ceci qu'elle met en question la science comme telle – science pour autant qu'elle fait d'un objet un sujet, alors que c'est le sujet qui est lui-même divisé ⁷. »

3. [↑](#) C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 83.

4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 12.

5. [↑](#) *Ibid.*, p. 15.

6. [↑](#) *Ibid.*, p. 10.

7. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 36.

Donc, s'il y a une logique de la psychanalyse, ce serait une logique athée d'un objet auquel elle ne croit pas, là où religion et science lui donnent consistance – consistance dans le temps qui s'appelle espoir et progrès.

« Que m'est-il permis d'espérer ? » Voilà la question kantienne posée à Lacan dans « Télévision ». Et voici sa réponse : « La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet. Mais chacun sait que je n'y encourage personne, personne dont le désir ne soit pas décidé. Bien plus, excusez-moi de parler des vous de mauvaise compagnie, je pense qu'il faut refuser le discours psychanalytique aux canailles : c'est assurément là ce que Freud déguisait d'un prétendu critérium de culture ⁸. »

Désir décidé et transfert en place sont évidemment des préalables nécessaires au début de l'analyse, pour éviter toute mésaventure psychanalytique. Ajoutons-y un repérage rigoureux des attendus et notamment de ces appétits du dogmatisme scientifique et de l'idéalisme religieux. Mais pour la suite, qu'en est-il du transfert, c'est-à-dire de l'amour adressé au savoir ? Colette Soler, dans le numéro 38 du *Mensuel*, nous répond que « dans une École : seule la relation de transfert au savoir peut limiter [l]es effets [de la haine]. Soustrayons ce transfert et il ne restera que la destructivité ⁹ ». C'est bien parce qu'il y a transfert de travail que nous sommes autour de cette table aujourd'hui et qu'inviter Dominique Fingermann nous est apparu : logique.

8.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 543.

9.  C. Soler, « Le transfert, après », *Mensuel*, n° 38, Paris, EPFCL, mai 2008, p. 46-54.